

-19

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE

INAUGURATION DU MONUMENT

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE

DE

LECONTE DE LISLE

A PARIS

Le 10 juillet 1898.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC XCVIII

INSTITUT
1898 — 16.

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE

INAUGURATION DU MONUMENT

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE

DE

LECONTE DE LISLE

A PARIS

Le 10 juillet 1898.

DISCOURS

DE

M. DE HEREDIA

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MONSIEUR LE MINISTRE,

Voici le monument qu'ont élevé à Leconte de Lisle ses admirateurs et ses amis. J'ai l'honneur de vous en faire la remise et le plaisir de remercier, au nom des poètes et de l'Académie Française que je représente, l'État, le Sénat, la Ville de Paris, l'île de la Réunion, le maître statuaire Denys Puech, l'éminent architecte Scellier de

Gisors et tous ceux qui ont si généreusement contribué à glorifier par le marbre la mémoire d'un grand poète.

Oui, Messieurs, Leconte de Lisle est un grand poète. S'il demeure plus illustre que célèbre, si ses vers ne sont pas redits par toutes les bouches, c'est qu'ils sont d'une forme trop pure, d'une essence trop rare. Mais qu'importe? Il n'a jamais cherché le succès; il n'a voulu que la gloire. Son œuvre est vaste et profonde, éclatante et grandiose, une, multiple et diverse.

L'île où il naquit dresse son piton volcanique au-dessus des nuages, parmi la houle bleue de l'océan Indien. Le souvenir du pays natal l'a toujours hanté. Son cerveau en demeura comme baigné de lumière, et les parfums sauvages et délicieux qu'avait respirés son enfance, ont embaumé ses derniers vers. Au cours de longues traversées, sur les lents voiliers d'autrefois, il a vu les ouragans du cap des Tempêtes, les calmes embrasés des Tropiques, la mer. Dans la solitude et le repos du corps bercé par les lames, entre les deux infinis du Ciel et de l'Océan, le rêve s'est pour toujours emparé de lui. Avant d'avoir agi, il fut dégoûté de l'action. Il n'a vécu que dans le rêve et par les yeux. La beauté des choses le charmait. Il eut le pouvoir magique de les transformer à son gré, suivant les climats et les temps où l'emportait sa fantaisie, par la seule force du désir de son âme et de la volonté de son esprit. Une lecture immense et continue, le goût des recherches historiques et ethnographiques lui ouvrit le monde. Tout le spectacle de l'univers se développa devant lui. Déroulement prodigieux! Un peu plus d'un demi-siècle, ce temps

si court d'une longue vie humaine, suffit à ce visionnaire pour vivre toute la vie de la terre, du jour de la création jusqu'à la fin de l'homme.

Il a dit la tristesse et le désespoir de Satan, la douleur des exilés de l'Éden. Il a crié, en des strophes sublimes, la malédiction de Caïn voué par le Dieu jaloux au meurtre de son frère et désespéré de son crime. Avec les tribus primitives, le poète descend des hauts plateaux de l'Asie vers le Gange sacré qui coule à travers les bois aux mille plantes où passe la vision splendide et terrible des dieux multiformes de l'Inde. Il y écoute le chant des princes guerriers vainqueurs des démons et vaincus par l'amour, la plainte des solitaires que trouble l'illusion de la vie et qui n'aspirent plus qu'à la douceur du néant. L'Égypte entr'ouvre pour lui ses hypogées et ses palais. Il traverse la Judée où gémit l'Ecclésiaste, et s'arrête aux rivages de la mer où naquit Aphrodite, où mourut Adonis et qui baigne la terre des Dieux. La Grèce antique a réalisé son rêve de la beauté. Depuis le divin Chénier, nul ne l'a plus profondément, plus heureusement aimée. Il en a traduit les poètes. Il a, le premier en France, rendu leurs vrais noms aux dieux, aux mers, aux fleuves, aux montagnes, aux cités, aux hommes de l'Hellade. Il en a chanté les héros, les bergers et les vierges, et interprété, en un drame d'une magnificence tragique, la farouche trilogie d'Eschyle.

Longtemps la Grèce le retint. Elle le charma toujours. Mais elle ne pouvait satisfaire toutes les curiosités de son esprit. Après les pays du soleil, il veut connaître ceux de la neige. Il remonte au Nord, jusqu'aux banquises du

Pôle où le vieux Runoïa pleure la mort prochaine de ses Dieux. Après avoir emprunté aux mythes et aux mœurs scandinaves quelques-uns de ses plus beaux poèmes (*l'Épée d'Angantyr, le Cœur de Hjalmar*), par la route qu'avaient suivie les Vikings, il redescend vers l'Ouest, aborde aux plages d'Erin et d'Armor, et, laissant la lyre d'Orphée pour la harpe de pierre, il chante le *Jugement de Komor* et le *Massacre de Mona*. Là, debout au dernier promontoire de l'univers ancien, tourné vers l'Orient, il contemple le monde antique. Partout, sous l'assaut des Barbares, l'empire croule. Sur sa ruine immense s'allonge l'ombre de la croix du Golgotha. Et le poète entra dans cette ombre. Dès lors, la nuit du moyen âge ne s'éclaire plus pour lui qu'à la flamme des torches et des bûchers, aux lueurs des cierges qui font plus sinistre l'*Agonie d'un Saint*. Seuls, l'Islam éblouissant, la chevaleresque Espagne lui prêtent parfois encore l'éclat de leurs légendes amoureuses et guerrières.

Mais l'homme n'est pas seul sur la terre. Autour de lui naît, vit, pullule et meurt la foule innombrable des bêtes. Les mers sont peuplées, les forêts habitées, le désert a des hôtes. Or Leconte de Lisle avait traversé l'Océan, vu les forêts vierges, et, du moins en rêve, suivi quelque caravane au désert. Le premier, le seul, il semble avoir pénétré l'âme obscure des bêtes. Il les dompte, il les fait entrer dans la poésie française. Familier des grands fauves, il en sait la svelte et forte structure, le pelage, la marche souple, la soif et la faim qui les torturent et leur férocité. Quel lecteur n'a tressailli au rugissement de ses lions? Il a décrit le tigre royal des jungles, le rêve du jaguar, la

fuite onduleuse dans la rosée de la panthère noire de Java. Il sait comment se love le serpent caraïbe. Il a vu le condor dormir dans l'air glacé des Andes. Il a suivi l'aigle des steppes, le troupeau pensif des éléphants voyageurs, et le long hurlement de ses chiens sauvages perdus sur une plage déserte nous emplit toujours l'âme d'une tristesse infinie.

Une longue plainte, la plainte des choses et des êtres, monte de toute l'œuvre du poète. Dès sa jeunesse, il disait :

Une plainte est au fond de la rumeur des nuits,
Lamentation large et souffrance inconnue
Qui monte de la terre et roule dans la nue ;
Soupir du globe errant dans l'éternel chemin,
Mais effacé toujours par le soupir humain.
Sombre douleur de l'homme, ô voix triste et profonde!...

Au déclin de la vie, il écrivait ces admirables vers :

J'ai goûté peu de joie et j'ai l'âme assouvie
Des jours nouveaux non moins que des siècles anciens.
Dans le sable stérile où dorment tous les miens
Que ne puis-je finir le songe de ma vie?...

.
... Ah! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chant de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

La philosophie de Leconte de Lisle est profondément triste et désenchantée. La vie est mauvaise. Il vaudrait

mieux pour l'homme n'être jamais né. Soumis aux lois de l'aveugle nécessité, jouet de forces inconnues et brutales, son seul espoir est le repos dans la mort où tout doit redescendre. Il ne m'appartient pas de discuter ici ces opinions philosophiques et religieuses. Je n'ai voulu que vous montrer, en quelques traits, quel fut le poète. On n'en saurait contester la grandeur, Il n'est ni archaïque, ni impassible. Savamment moderne, amèrement passionné, ce puissant évocateur a suscité devant nous les dieux, les races, les civilisations disparus, les bêtes sauvages, les pays lointains. En des vers d'une beauté sereine ou tragique, il a traduit le tumulte des passions, l'éternel désir, l'horreur et l'attrait de la mort, les révoltes de la raison ou de l'orgueil, l'angoisse du désespoir, ce que l'amour et la foi ont de plus féroce et de plus suave, toute l'âme antique, toute l'âme moderne, l'Humanité!

Tel fut le poète. Je ne saurais parler de l'homme sans émotion. Il a été mon maître, notre maître à tous, amical et fraternel. Il avait l'âme haute, le cœur tendre et fier, un esprit profond et charmant. Tous ceux qui l'ont vraiment connu, l'aimaient autant qu'ils l'admiraient. Artiste accompli, il fut un éducateur incomparable, car il avait la faculté si rare de se dédoubler, de se mettre, comme il disait en riant, dans la peau d'un autre, et toujours il vous donnait, suivant votre nature, le meilleur conseil. Par-dessus tout il estimait la probité dans l'art. Il avait l'instinct du mot propre, du terme exact, le sens de la rime nécessaire, de cette rime qui doit contenter la raison, plaire à l'œil et, charmant l'oreille la plus délicate, parfaire ce tout harmonieux qu'est un beau vers.

Désormais, sur la pelouse fleurie que borde l'allée qu'il suivait chaque jour, son image se dressera sur la haute stèle. Une Muse ailée lui tend le laurier d'or et l'enveloppe de ses bras comme pour le mieux garder. Et vous, jeunes hommes qu'il eût aimés, et qui, tels que nous autrefois, promenez en ces jardins le souci studieux, les désirs inquiets, l'heureux espoir de la jeunesse, saluez ce pâle visage aux traits fiers et purs qui, même vivant, semblait déjà de marbre; saluez respectueusement le poète qui vous lègue, avec son œuvre immortelle, le noble exemple de sa vie!



